

FACULTE DE MEDECINE ET DE PHARMACIE DE LYON

Année scolaire 1899-1900. — N° 55

RELATION
SUR
L'ÉPIDÉMIE DE MORZINE

THÈSE

PRÉSENTÉE

A LA FACULTE DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE LYON

Et soutenue publiquement le 23 Décembre 1899

POUR OBTENIR LE GRADE DE DOCTEUR EN MÉDECINE

PAR

HENRI BOUCHET

Né à Cruseilles (Haute-Savoie), le 21 Janvier 1873



LYON

IMPRIMERIE PAUL LEGENDRE & C^{ie}

Ancienne Maison A. WALTENER

14, rue Bellecordière, 14

1899

FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE LYON
Année scolaire 1899-1900. — N° 55

RELATION
SUR
L'ÉPIDÉMIE DE MORZINE

THÈSE

PRÉSENTÉE

A LA FACULTE DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE LYON

Et soutenue publiquement le 23 Décembre 1899

POUR OBTENIR LE GRADE DE DOCTEUR EN MÉDECINE

PAR

HENRI BOUCHET

Né à Cruseilles (Haute - Savoie), le 21 Janvier 1873



LYON

IMPRIMERIE PAUL LEGENDRE & C^{ie}

Ancienne Maison A. WALTENER

14, rue Bellecordière, 14

—
1899

PERSONNEL DE LA FACULTÉ

MM. LORTET DOYEN.
LACASSAGNE ASSESEUR.

PROFESSEURS HONORAIRES

MM. PAULET, CHAUVÉAU, BERNE.

PROFESSEURS

Cliniques médicales	}	MM. LÉPINE.
Cliniques chirurgicales		BONDET.
Clinique obstétricale et Accouchements.		OLLIER.
Clinique ophtalmologique		PONCET.
Clinique des Maladies cutanées et syphilitiques.		FOCHIER.
Clinique des Maladies mentales		GAYET.
Physique médicale.		GAILLETON.
Chimie médicale et pharmaceutique		PIERRET.
Chimie organique et Toxicologie		MONOYER.
Matière médicale et Botanique		HUGOUNENQ.
Zoologie et Anatomie comparée		CAZENEUVE.
Anatomie		FLORENCE.
Anatomie générale et Histologie.		LORTET.
Physiologie		TESTUT.
Pathologie interne.		RENAUT.
Pathologie externe.		MORAT.
Pathologie et Thérapeutique générales.		TEISSIER.
Anatomie pathologique.		AUGAGNEUR.
Médecine opératoire.		MAYET.
Médecine expérimentale et comparée.		TRIPPIER.
Médecine légale		POLLOSSON (M.).
Hygiène		ARLOING.
Thérapeutique		LACASSAGNE.
Pharmacie		BARD.
		SOULIER.
		CROLAS.

PROFESSEUR ADJOINT

Clinique des Maladies des Femmes M. LAROYENNE

CHARGÉS DE COURS COMPLÉMENTAIRES

Clinique des Maladies des Enfants	MM. WEILL,	agrégé.
Maladies des oreilles, du nez et du larynx.	LANNOIS.	—
Accouchements.	POLLOSSON. (A.)	—
Propédeutique médicale	ROQUE,	—
Propédeutique chirurgicale.	GANGOLPHE,	—
Botanique.	BEAUVISAGE,	—

AGRÉGÉS

MM.	MM.	MM.	MM.
BEAUVISAGE.	COURMONT.	VALLAS.	PAVIOT.
ROUX.	DEVIC.	SIRAUD.	NOVÉ-JOSSERAND.
POLLOSSON (A.)	COLLET.	DURAND.	BERARD.
ROCHET.	BOYER.	DOYON.	SAMBUC.
ROLLET.	BARRAL.	PIC	BORDIER.
CONDAMIN.	MOREAU.		

M. BEAUDUN, Secrétaire.

EXAMINATEURS DE LA THÈSE

M. LÉPINE, Président ; M. LANNOIS, Assesseur ;
MM. ROCHET et BOYER, Agrégés.

La Faculté de médecine de Lyon déclare que les opinions émises dans les Dissertations qui lui sont présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elle n'entend leur donner ni approbation ni improbation.

A MON PÈRE

A MA MÈRE

A MES PARENTS

A MON PRÉSIDENT DE THÈSE

Monsieur le Professeur LÉPINE

MEMBRE CORRESPONDANT DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE
OFFICIER DE LA LÉGION D'HONNEUR

A MES AMIS

INTRODUCTION

Originaire de la Haute-Savoie, nous avons dès notre enfance, entendu parler « des possédées de Morzine ».

Il n'est pas un coin de notre département où l'on ne cause encore de « *ces phénomènes extraordinaires* » qui se déroulèrent, il y a bientôt un demi siècle, dans la pittoresque vallée d'Aulph.

Châtiment. disent les uns; maléfices, disent les autres: le peuple paraît aimer ce qu'il ne comprend pas; et quoique les faits lui aient démontré que seul le médecin put réussir à enliser et à éteindre le foyer du mal, il est persuadé encore aujourd'hui que les désordres dont Morzine fut le théâtre, n'étaient que les manifestations macabres d'agents surnaturels.

Nous n'avons point la prétention de vouloir décrire ici des phénomènes qui ne soient connus; et notre relation sur l'épidémie d'hystéro-démonopathie de

Morzine ne serait qu'un redite de celles faites par MM. Constans et Arthaud. si nous n'essayions, après avoir fait l'histoire de l'épidémie, de rechercher quelles purent être les causes qui de loin ou de près déterminèrent cette explosion de névrose, et de rapprocher dans un parallèle, quelques épidémies d'hystéro-démonopathie que l'histoire médicale nous rapporte.

Constans et Arthaud furent de profonds observateurs :

Le premier s'acquitta avec une exquise délicatesse de la mission que le gouvernement français lui avait confiée ; il ne fit rien, dans ses investigations, qui pût froisser les susceptibilités d'une population qui se savait être le point de mire des médecins aliénistes.

Le second rechercha, jusque dans ses plus subtils détails, les manifestations de l'hystérie ; il put réunir une multiplicité de faits qu'il a consignés dans vingt-neuf observations.

Tous les deux ont cru devoir expliquer les faits dits « surnaturels ». Nous ne reviendrons pas sur cette question, qui serait déplacée dans notre travail, d'autant plus qu'aujourd'hui la science a fait justice du préjugé.

Dans le cours de nos études médicales, nous avons contracté envers nos maîtres de la Faculté et des Hôpitaux de lourdes dettes de reconnaissance. L'heure est enfin venue qui nous permet de les acquitter.

C'est dans le service de M. le docteur Lépine que

nous avons commencé nos études, comme stagiaire. C'est aussi sous les auspices de l'éminent professeur qu'il nous est donné de les terminer. Qu'il daigne recevoir tous nos remerciements pour l'honneur qu'il vient de nous faire en acceptant la présidence de notre thèse.

M. le docteur Lyonnet a bien voulu s'intéresser à notre travail : ses conseils ne nous ont jamais fait défaut. Aussi nous sommes heureux de lui exprimer aujourd'hui tous nos sentiments de profonde reconnaissance.

M. le docteur Icard a eu l'obligeance de nous communiquer des documents qui nous ont été précieux pour l'édification de notre thèse. Qu'il daigne accepter nos plus sincères remerciements.

Que M. le docteur Adam, directeur de l'asile d'aliénés de St-Georges, veuille bien agréer nos sentiments de profonde gratitude. Durant les quelques mois que nous avons passés dans son service, nous avons été l'objet constant de ses sollicitudes. Jamais nous ne perdrons le souvenir de l'effort incessant qu'il a déployé pour nous intéresser à ce monde des asiles et nous faire connaître les diverses modalités de la folie.

Qu'il nous soit permis aussi d'adresser tous nos remerciements à MM. les docteurs Teissier, Bard, Chappet, Jaboulay, Augagneur qui nous ont prodigué leurs leçons durant notre stage à l'hôpital.

Enfin, que tous nos amis reçoivent l'assurance de notre inaltérable sympathie.

Après avoir fait une esquisse rapide de la situation

topographique de Morzine, nous diviserons ainsi notre thèse :

Chapitre I. — Description de l'épidémie ;

Chapitre II. — Essai d'interprétation pathogénique.

Chapitre III. — Procédés qui furent employés pour arrêter le mal.

Chapitre IV. — Parallèle entre l'épidémie de Morzine et quelques épidémies d'hystéro-démonopathie du XVII^e siècle.

Nous joindrons à ce travail quelques observations, empruntées à la relation du docteur Arthaud, sur la même épidémie.

MORZINE

Morzine, petite commune de l'arrondissement de Thonon, compte environ 1500 habitants.

Située à l'extrémité sud de l'étroite vallée de la Dranse, à l'altitude de 943 mètres, elle possède aujourd'hui de faciles communications avec Thonon et Taninge, grâce à la route stratégique n° 202, qui l'unit à ces deux villes, et que parcourt un courrier. Elle est à 32 kilomètres de Thonon, et à 16 kilomètres de Taninge.

Avant l'annexion de la Savoie, on ne connaissait pour ainsi dire pas la commune de Morzine, tellement elle était isolée du reste du monde.

« On ne saurait, dit Arthaud, donner le nom
« de routes aux chemins très étroits, souvent
« abruptes et effondrés, qui y conduisent dans toutes
« les directions »

Aussi, cette population, livrée à sa seule initiative, à ses seuls efforts, à ses seuls préjugés, se trouvait dans des conditions spéciales d'hygiène et de mœurs qui devaient la préparer à la névrose.

Nous verrons plus loin quelles furent ces conditions.

CHAPITRE PREMIER

Description

Année 1857. — Début de l'épidémie. — Le début de la maladie remonte au mois de mars 1857.

La première malade fut une jeune fille de 10 ans, qui se préparait à faire sa première communion.

Le récit suivant, fait par le sieur G... P... à M. Constans, nous montre dans quelles circonstances ce premier accident se produisit.

« La petite Péronne T..., fille de mon voisin, devait faire prochainement sa première communion, ce qui lui causait une grande joie, elle ne parlait que de son bonheur ; un jour, en sortant de l'église d'où elle venait de se confesser, c'était le 14 mars 1857, elle vit retirer de la rivière une autre petite fille qui avait failli se noyer. Cet accident avait paru l'impressionner, lui faire peur ; elle se rendit néanmoins en classe chez les sœurs ; mais quelques heures après, elle tomba comme morte dans son banc ! On la rapporta chez elle et cet état dura plusieurs heures

« Trois ou quatre jours après, elle éprouva la même
« chose à l'église, puis au bout de quatre ou cinq
« jours, encore chez elle, et enfin de temps en temps
« par la suite.

« Vers le commencement de mai, ma seconde fille,
« Marie, du même âge qu'elle, et devant aussi faire
« sa première communion, était allée garder les
« chèvres avec Péronne qui fut prise de son mal or-
« dinaire. Ma fille tomba dans le même état : on les
« trouva étendues par terre serrées l'une contre l'au-
« tre, et on les transporta sans qu'elles parussent
« s'en apercevoir.

« Le lendemain, les mêmes accidents se reprodui-
« sirent et dans les mêmes circonstances. Puis, les
« jours suivants, les crises devinrent plus fréquentes,
« et leur début fut marqué par des hallucinations.

« Elles restaient immobiles, ajoute le sieur P...,
« tournaient les yeux vers le ciel, puis tendaient les
« bras en haut, avaient l'air de recevoir quelque
« chose, faisaient les mouvements de quelqu'un qui
« ouvre et lit une lettre ; cette prétendue lettre pa-
« raissait leur faire tantôt un grand plaisir, tantôt leur
« inspirer un profond dégoût ».

Plus tard les deux jeunes filles furent prises d'accès convulsifs et elles que l'on disait si douces autrefois, proféraient des blasphèmes et lançaient des imprécations contre leurs parents. Elles accusaient une vieille femme des Gets, commune située à quelques kilomètres de Morzine, de les avoir touchées à l'épaule.

Péronne T... fut guérie au bout d'une année, à la suite d'exorcismes, dit-on.

Vers le milieu du mois de mai, la sœur cadette de Marie P..., âgée de 9 ans, était prise des mêmes accidents que les deux malades précédentes. Mais, chez elle, on remarquait, en outre des désordres signalés chez ces dernières, des phénomènes de somnambulisme. « Elle se sauvait de la maison et allait grimper sur les arbres ». Elle fut guérie, 18 mois après le début des accidents, par son père qui la menaça de la tuer.

Vers la fin du même mois, Julienne P..., âgée de 15 ans, sœur aînée de Marie P..., fut, dès le début, en proie à des crises convulsives. Celles-ci étaient précédées d'une aura. « Elle avait mal à l'estomac, et disait qu'elle sentait quelque chose qui lui remontait de l'estomac à la gorge et l'étranglait, que c'étaient des diables, qu'elle en avait sept ».

Les trois sœurs P... présentèrent des phénomènes de mutisme.

« Elles ne se faisaient comprendre que par signe » dit le père.

Dans le courant du mois de juin 1857, le frère de Péronne T..., Joseph T..., âgé de 12 ans, tomba soudain dans un état de somnambulisme ; « il s'empara d'un bâton et s'en alla au milieu du ruisseau voisin, il y resta au moins un quart d'heure à battre l'eau et à retourner les cailloux ; il se laissa ramener sans résistance, sans conserver à son réveil aucun souvenir de ces faits ».

Quelques jours après, il fut en proie à des crises

convulsives et plus tard réapparurent les phénomènes de somnambulisme (Voir Obs. I, où nous rapportons quelques fragments de l'observation II de M. Arthaud).

Le même mois, Claudine G..., 36 ans, célibataire, éprouvait une certaine répugnance à aller à l'église; puis en automne de la même année elle était en proie à des accès convulsifs « qui survenaient le jour et la nuit et duraient jusqu'à deux heures de suite ».

« Les accès variaient depuis de simples convulsions cloniques des membres supérieurs jusqu'à un état convulsif général, avec sensation de boule hystérique, gonflement du cou, impossibilité de parler; rarement la perte de la connaissance fut complète ».

Jamais la crise ne manquait de se produire, lorsqu'elle soupçonnait que l'un des individus qui « donnaient le mal » venait à rôder autour de la maison.

Telles furent du mois de mars 1858 au mois de juillet de la même année, les premières victimes de la névrose.

La population de Morzine, troublée par ces faits d'apparence extraordinaire, les interpréta d'après ses préjugés. Les convulsionnaires étaient des possédés du démon, et la possession était le fait d'un maléfice; c'était une vieille femme des Gets qui avait touché les malades, c'était Jean B..., ou Ch..., qui les avaient regardés de travers.

Alors qu'advint-il ? Ce fut pour chacun une frayeur immense d'être la proie du mauvais esprit, d'autant

plus que Julienne P... avait dit « que toute la commune y passerait ».

« Le 24 juillet 1857, dit M. Arthaud, M. Buet, « médecin à Morzine, crut devoir signaler à l'autorité, l'existence et les progrès d'une maladie qu'il « ne pouvait faire rentrer dans aucun *cadre nosologique* ».

Les autorités sardes envoyèrent à Morzine le Dr Tavernier, de Thonon. Celui-ci ne vit, sans doute, dans tous les phénomènes dont il fut témoin, que des accidents variés de la névrose, et il conseilla d'isoler les malades.

Mais on avait trop confiance aux vertus de l'exorcisme, et le sage conseil de M. Tavernier ne fut point écouté.

Tandis que l'exorciste allait dans les familles pour chasser le méchant esprit qui hantait les malades, l'épidémie gagnait chaque jour du terrain et faisait de nouvelles victimes.

Le 15 août 1857, c'est Jeanne B..., âgée de 32 ans, mère de quatre enfants, chez qui on signale un changement dans le caractère, une perversion des sentiments affectifs, une constriction épigastrique, une sensation de boule à la gorge et enfin des attaques de l'hystérie convulsive.

Ce même mois d'août, c'est Jeanne B..., âgée de 16 ans, cousine de Julienne B... « Une voix qui lui venait de l'estomac, lui disait de ne plus prier Dieu ». Les accès convulsifs se renouvellent avec une intensité croissante et, pendant l'accès, elle profère des

imprécations et des menaces contre Ch., « *l'un des auteurs du mal* ».

Ce même mois encore ce sont Marie B., 22 ans, Marie Ch..., 30 ans, Françoise B..., 18 ans, qui, toutes, présentent les divers symptômes de l'hystérie convulsive et qui se croient « possédées ».

Au mois de novembre, une autre jeune fille est atteinte par le mal, Jeanne P..., âgée de 17 ans, chez qui le début de la maladie est marqué par un « accès convulsif avec perte de connaissance ».

Les malades désignés par des initiales, dans la première partie de notre description sont ceux qui, pendant l'année 1857, furent victimes de l'épidémie et dont MM. Constant et Arthaud ont fait mention dans leur rapport; mais là ne sont point tous ceux qui payèrent un tribut à l'hystérie pendant cette même année, car du 15 mars au mois de novembre suivant, 27 personnes furent atteintes, « sur ce nombre, dit M. Constans, 9 appartiennent aux deux familles T... et P., les autres se répartissent sur divers points de la commune, mais principalement dans le voisinage des premières »

II. Année 1858. — Les exorcismes généraux et publics ne font qu'augmenter l'épidémie.

Au mois de février 1858, 17 étaient guéris; or comme on attribuait ces guérisons aux exorcismes que l'on avait pratiqués, en particulier, dans le courant de l'année 1857, on en réclama de généraux. Mgr Rendu, alors évêque d'Annecy, pressenti à ce

sujet par le curé de Morzine, lui refusa l'autorisation d'exorciser.

On passa outre et voici ce qu'il arriva.

« Au jour convenu, dit M. Constans, toute la commune était réunie dans l'église, on commença la
« cérémonie, mais aussitôt un affreux bouleversement se produisit, on ne vit plus que convulsions
« sur tous les points, on n'entendit plus que des cris,
« des jurements, des coups frappés sur les bancs,
« des invectives et des menaces adressées aux exorcistes.

« A partir de ces exorcismes généraux, la maladie
« fit de rapides progrès, et le nombre des malades
« alla chaque jour en augmentant dans une proportion jusque là inconnue ».

Parmi les nouvelles victimes de l'épidémie, à la suite de cette cérémonie, citons :

Jeanne B... (Obs. II).

Marie R..., femme B... (Obs. III).

Suzanne B... (Obs. IV).

Marie T..., femme B... (Obs. V).

Françoise T... (Obs. VI).

Françoise P... (Obs. VII).

Josephite Ch. (Obs. VIII).

Françoise T... (Obs. IX).

Ajoutons à ces noms, ceux de Claudine T... et de Péronne B... « La première est âgée de vingt-huit ans. Un dimanche, sur le point d'aller aux
« vêpres, elle voit un crapaud qui l'effraie. Dès ce
« moment sensation de brûlure à l'estomac, et d'une

« boule qui partant de cet organe, remonte et détermine la suffocation. »

« Quatre mois plus tard, à la suite d'une visite du vicaire, surexcitation extrême, convulsions, cris aigus, impulsion à frapper ceux qui parlent. »

La seconde, âgée de 19 ans, à la suite d'une réprimande assez vive de la part de son frère est prise d'accès convulsifs qui se répètent fréquemment pendant deux mois; la malade est sans connaissance, en proie à des convulsions générales. « Le corps agité de violentes secousses, est courbé en arc à concavité postérieure, n'ayant d'autre point d'appui que les talons et l'occiput. »

III. *Le magnétisme.* — Donc les exorcismes généraux n'eurent qu'un résultat désastreux. C'est alors qu'un sieur Lafontaine, magnétiseur à Genève, offrit de venir traiter les malades à Morzine.

« Les pourparlers n'aboutirent pas dit M. Arthaud et un petit nombre d'entre ces malheureuses se rendit à Genève, pour essayer du magnétisme ».

Les récits les plus contradictoires sur les résultats obtenus n'ont pas permis de juger les procédés de Lafontaine.

IV. *Années 1859 et 1860. — Extension de l'épidémie à la suite de manœuvres burlesques, tentées par un charlatan.* — En 1859, la maladie continue ses progrès et l'on peut ajouter de nouveaux noms à la liste déjà longue que nous avons établie. Citons : Françoise B..., Julien B..., Louis H..., Julienne

L..., Joseph P..., qui feront le sujet de nos observations X, XI, XII, XIII, XIV.

Dans le courant de l'année 1860, de nouvelles victimes de l'épidémie sont à signaler. M. Arthaud donne encore quelques noms, ce sont :

Auguste T..., 24 ans, célibataire, qui à la suite d'une broncho-pneumonie, est devenu triste, a ressenti d'assez vives douleurs dans le côté gauche et à la région précordiale, avec la sensation d'une boule qui de cette région remonterait jusqu'au gosier. Cette sensation est suivie d'accès d'une demi-heure de durée, caractérisés surtout par un tremblement général, de la pâleur et des sueurs abondantes (Obs. XXVI, de M. Arthaud).

Pauline T..., 21 ans, célibataire. A été « touchée par ceux qui donnent le mal », ses accès, dit-on, sont provoqués par « l'approche des prêtres. »

Jeanne B... (femme B...), âgée de 40 ans, et Thérèse B..., âgée de 22 ans, rappellent les autres malades cités, par leurs convulsions et par le délire que fait éclore l'idée de possession.

A la fin de l'année 1860, le nombre total des malades était de 110 environ.

Au début de l'année 1861, une cérémonie burlesque, imaginée par un charlatan, vint donner un aliment nouveau à la névrose.

M. Constans raconte ainsi le fait :

« Un étranger, se disant magnétiseur, vint s'installer dans la commune, et dit qu'il allait guérir tous les malades.

« Après avoir longtemps essayé les pratiques du

« magnétisme, voici ce qu'il fit. Un vieux prêtre in-
« terdit, nommé C..., habitant près de Genève, mais
« ayant toutefois résidé à Morzine, où il avait laissé
« d'implacables inimitiés, était depuis longtemps
« accusé d'être l'auteur de tout le mal : plus de sor-
« ciers, plus de malades, morte la bête, mort le
« venin.

« Pour atteindre ce but, on partit une nuit en
« grand nombre, les uns armés; les autres portant
« des torches ; on devait être à minuit dans une cha-
« pelle bâtie par cet abbé C..., tombée en ruines
« avant d'être achevée, et située dans un lieu com-
« plètement désert et sauvage, sur le bord du petit
« lac de Montrion, à six ou huit kilomètres de Mor-
« zine. Là, on éventa un chien, dont on arracha le
« foie, ce foie fut lardé à coups de sabre et enterré
« au milieu de la chapelle, chargé de toutes les ma-
« lédictions des assistants, avec force signes et pa-
« roles cabalistiques de l'opérateur.

« Ce foie représentait celui de C..., les blessures
« qui avaient été faites, celui de C... les avait reçues.
« Chaque coup — on en avait compté dix-huit — ne
« lui laissait qu'un jour d'existence : Dans dix-huit
« jours, C... devait être mort. »

Ces stupides manœuvres ne firent que surexciter davantage les esprits, et bientôt le nombre des malades fut porté à 120.

V. Année 1864. — Arrivée de M. Constans à Morzine. — Fin de la première épidémie. — Le gouvernement français s'émut de cet état d'affolement dans

lequel l'hystérie avait jeté la population de Morzine. La Savoie venait à peine d'être française et, jusqu'à là, isolée de la France et de l'Italie, livrée à ses seuls préjugés, ne pouvait-elle pas être du moins en partie menacée par le mal ?

M. Constans, inspecteur général du service des aliénés fut chargé par le gouvernement français d'étudier les mesures à prendre pour enrayer les progrès de l'épidémie.

Le 26 avril 1861, il arrivait à Morzine. Il restait alors 64 convulsionnaires.

Le docteur Constans ne fut accueilli qu'avec une grande méfiance, « et le conseil municipal, presque à l'unanimité, le prévint qu'il ne réussirait pas, s'il « n'apportait que des remèdes naturels ».

L'avis même des conseillers municipaux, était que « l'on coupât le cou à Jean B..., l'auteur de tout le « mal ».

En face d'un tel état d'esprit, il fallait prendre des mesures énergiques. On les prit : le curé fut changé, un nouveau maire fut mis à la tête de l'administration de la commune, et on envoya sur les lieux, pour seconder M. Constans, une brigade de gendarmerie et un détachement d'infanterie.

« Les diables de Morzine n'eurent aucune prise sur les gendarmes », dit M. Albert Giraud (1).

L'arrivée de nos troupiers à Morzine produisit un

(1) Fragment d'histoire de la folie, par Albert GIRAUD, directeur de l'asile d'aliénés de Fains (1883).

effet plus merveilleux que tous les exorcismes, et les progrès du mal s'arrêtèrent subitement. Quelques femmes cependant, continuèrent à avoir des convulsions. Celles-ci furent dispersées par petits groupes dans divers hôpitaux de la Haute-Savoie. Les plus gravement affectées furent envoyées à l'asile de Bas-sens, près de Chambéry.

VI. — *Année 1863. — Réveil d'une épidémie à l'occasion d'une confirmation.* — En 1863, l'épidémie avait cessé. A peine quelques femmes se plaignaient-elles de malaises, de lassitude, de pesanteur épigastrique; à peine remarquait-on « chez un petit « nombre, des secousses périodiques, de très courte « durée, sans éclat, sans bruit » (1).

« Mais du jour où l'on a su à Morzine que Mon-
« seigneur y viendrait confirmer, les esprits se sont
« émus et les rechutes ont eu lieu; l'intensité du mal
« devenait même plus grande à mesure qu'on appro-
« chait davantage du jour fixé pour la visite épisco-
« pale.

« Le curé et le vicaire ont fait preuve d'une sage
« réserve, et malgré les pressantes sollicitations qui
« leur venaient d'autres ecclésiastiques, ne firent pas
« d'exorcismes.

« Le jour de la confirmation, à son entrée solen-
« nelle à l'église, les malades ont tenté de se jeter sur
« l'évêque, en poussant des cris affreux, et profé-
« rant des jurements et des blasphèmes ».

(1) Tissot, doyen de la Faculté des Lettres : « Les pos-
sédés de Morzine ou le diable qui n'y voit goutte ».

M. Constans fut envoyé de nouveau. On lui adjoint pour lui faciliter sa tâche les docteurs Kühn et Brod, médecins détachés provisoirement du service des asiles, lesquels furent successivement maintenus en résidence à Morzine.

Les mêmes mesures qu'en 1861 furent prises, et l'épidémie cessait bientôt pour ne plus reparaître jamais,

CHAPITRE II

Essai d'interprétation pathogénique

La population de Morzine était pour ainsi dire marquée de vieille date pour subir l'épidémie d'hystérie qui la surprit en 1857, et qui la bouleversa pendant un certain nombre d'années.

De multiples influences, les unes tenant à des prédispositions ancestrales, les autres à des conditions hygiéniques et sociales, furent les grands facteurs qui la mirent, à l'égard des maladies nerveuses, dans un état de réceptivité très grand.

Cherchons d'abord, parmi les ascendants de ceux qui furent victimes de l'épidémie, s'il n'y avait pas quelques phénomènes psychiques se rattachant à la névrose, quelque tare nerveuse léguée de toute pièce aux héritiers, ou bien une affection diathésique quelconque mettant le système nerveux dans un état de déchéance tel qu'il ne pouvait offrir nulle résistance aux différents agents qui provoquèrent l'hystérie.

On sait quelle est l'influence de l'hérédité dans les

maladies nerveuses, mais on sait aussi que (1) si telle maladie nerveuse, de l'ascendant peut se reproduire exactement, avec ses mêmes caractères, chez le descendant, il n'en est pas toujours ainsi; si l'hystérique peut avoir des ascendants hystériques (hérédité homologues de Moul) il peut aussi avoir des ascendants ayant une ou plusieurs des affections de toute la grande famille névropathique, c'est-à-dire qu'il peut avoir dans ses antécédents paternels ou maternels des épileptiques, des maniaques, des mélancoliques, des persécutés ou des sujets représentant les divers degrés de la dégénérescence, avec leurs signes propres, psychiques et somatiques. « En pathologie mentale », dit Gilles de la Tourette, « c'est l'hystérie qui présente l'arbre héraldique le plus luxuriant qu'il soit donné d'observer ».

Cette variété de formes dans la diathèse nerveuse, semble se retrouver à Morzine.

Le docteur Constans, alors qu'il accomplissait la délicate mission qui lui avait été confiée par le gouvernement français, se renseigna de la façon la plus discrète et la plus scrupuleuse, et voici quels furent les résultats de ses investigations :

« Sur 120 malades, 59 ont eu des parents généralement atteints des divers états névropathiques. »

Parmi ces parents, 13 étaient encore vivants à l'époque de l'épidémie; ils comprenaient : 6 idiots, 5 imbéciles, 1 ancienne maniaque devenue démente et

(1) Thèse d'agrégation de DÉJERINE : *Hérédité dans les maladies du système nerveux*.

1 convulsionnaire se trouvant dans un état complet de lypémanie.

Les autres ne purent que difficilement être classés, les renseignements recueillis n'étant pas suffisamment précis pour que, même un médecin aliéniste, pût déterminer le caractère exact de chacun d'eux.

Constans put néanmoins compter parmi les parents morts : 1 hystérique, 2 épileptiques, 7 imbéciles, 3 idiots, plusieurs lypémaniques, les autres représentant « des types mal définis de la folie. »

Que ces cinquante-neuf malades aient hérité du vice originel, cela ne fait aucun doute : et l'on voit ici sur une grande échelle, combien est vrai ce que nous avançons tout à l'heure, c'est-à-dire, que telle forme de la névropathie est susceptible de se reproduire dans les générations qui suivent, sous une autre forme de la dégénérescence mentale.

Mais il reste 61 malades chez lesquelles Constans n'a pu trouver aucune tare héréditaire. Pourquoi celles-ci firent-elles de l'hystérie ?

Nous avons dit, au commencement de ce chapitre, que la population de Morzine était marquée, de tout temps, pour être un jour la proie de la névrose. C'est ce que nous allons voir, en étudiant les causes de déchéance nerveuse auxquelles elle fut constamment soumise.

La commune de Morzine était encore, à l'époque de l'épidémie, privée de tous les secours de l'hygiène, soit parce qu'elle ne les connaissait pas, soit parce que sa situation topographique les lui rendait oné-

reux. Voici ce que dit Constans, en parlant de ses habitants.

« Chacun possède deux, trois ou quatre habitations : l'une au chef-lieu de la commune, une autre au pied des montagnes, la troisième, la quatrième, sur les montagnes, à diverses hauteurs, toutes successivement occupées suivant la saison, c'est-à-dire le moment de la pousse des herbes sur ces points.

« Ces habitations, toutes de bois, en forme de chalets, sont également mauvaises.

« La mieux établie, en apparence, celle qui est disposée pour l'hiver, est même la plus insalubre. Partagée en deux parties principales, l'une pour la famille, l'autre pour les animaux, une simple cloison de planches mal jointes forme la division et n'intercepte pas toujours les émanations de ceux-ci.

« Une seule chambre, le plus ordinairement, donne asile à toute la famille. Cette chambre est basse, éclairée par une ou plusieurs fenêtres, mais très petites et fixes le plus souvent ».

Et c'était là, dans ces chambres basses, mal éclairées, mal ventilées, qu'on se pressait en masse pendant l'hiver et, à l'air vicié par les émanations de l'étable et les produits de déchets de la respiration, éliminés pendant de longues heures par un grand nombre d'individus, s'ajoutaient les gaz et les fumées refoulées de l'âtre par le vent.

Le poumon ne recevait qu'un air éminemment impur, chargé d'acide carbonique et de gaz toxiques comme l'oxyde de carbone et l'hydrogène sulfuré.

Or, Charcot n'a-t-il pas parlé des intoxications comme agents provocateurs de l'hystérie ?

On a étudié, à ce point de vue, le rôle des intoxications par le plomb, l'alcool, le mercure, le sulfure de carbone et le tabac. MM. Debove et Achard ont même fait le nom d'« hystérie toxique ». Pourquoi donc ces gaz délétères dont nous venons de parler n'auraient-ils pas produit à la longue des intoxications capables d'éveiller la névrose ?

Et la fonction cutanée ? Sans doute, dans ce milieu, on était peu préoccupé de lui venir en aide ; et non seulement, la peau ne pouvait que difficilement éliminer ses produits d'excrétion, mais encore ne devait-elle pas résorber les produits toxiques qui s'accumulaient à sa surface ?

Donc, les habitants de Morzine étaient soumis à une double cause d'intoxication, ce qui devait avoir nécessairement un retentissement funeste sur l'organisme entier.

Au moins, cherchait-on par une saine alimentation, à atténuer les conséquences funestes de ces conditions hygiéniques déplorables ? Voici ce que dit Constant : « L'orge et l'avoine, sont les seuls grains cultivés et employés, portés au moulin sans être ni « criblés, ni vannés, c'est-à-dire mélangés de terre, « de graviers, de paille, des graines de toutes les « plantes étrangères, qui ont pu croître et mûrir en « même temps, car sarcler est chose inconnue. On « y ajoute encore des pois, des fèves... ». « Les « pommes de terre sont de très mauvaise qualité, « parce qu'elles sont mal cultivées »,

Ajoutons à cela, un « fromage sec et lourd » et jamais de viande fraîche.

Comme boisson, de l'eau froide, provenant de la fonte des neiges, ou pour quelques-uns, un cidre âcre et mauvais.

Ce genre d'alimentation devait profondément troubler la fonction gastrique. Aussi Constans n'a-t-il pas observé qu'à Morzine, les affections des voies digestives étaient excessivement fréquentes. Or, ne retrouve-t-on pas souvent, étroitement liées, les affections gastriques et les affections nerveuses. Tantôt, celles-ci semblent appeler celles-là; tantôt c'est le contraire qu'on observe, et l'on voit fréquemment des individus ayant une affection gastro-intestinale chronique avoir une prédisposition à la neurasthénie, à l'hypochondrie, et disons même à l'hystérie. Morel, dans son *Traité sur les dégénérescences*, ne dit-il pas, en parlant du régime alimentaire d'une partie des habitants de la Suède, que « cette alimentation est une cause active de la dégénérescence? »

Mais, ne nous arrêtons point à ces causes que nous considérons comme secondaires, et occupons-nous d'autres causes plus évidentes de déchéance nerveuse.

Morzine était, par la difficulté de ses communications, à peu près complètement isolé du reste du monde, et les habitants n'allaient pas au loin chercher les éléments des unions. Les mariages consanguins étaient excessivement fréquents à Morzine.

Sans doute, la consanguinité ne peut avoir pour la

décendance de funestes conséquences, lorsque les deux éléments de l'union sont robustes et bien constitués ; mais si ces éléments sont marqués au coin de la même affection diathésique, l'héritier risquera fort de retrouver en lui, sous une forme plus accentuée, le vice originel.

Or, nous avons vu combien l'héritage légué à ceux qui firent l'épidémie était gros d'affections névropathiques.

Mais, ce n'est pas tout. A côté de ces causes d'ordre hygiénique et social étaient d'autres causes, celles-ci d'ordre moral, qui purent avoir une grande influence sur le développement de la névrose.

Les hommes de Morzine partaient chaque année au nombre de 400 environ pour aller exercer en Suisse la profession de tailleur de pierres et revenaient avec des livres parlant de magie, tels le Petit et le Grand Albert. Pendant tout l'hiver, on s'absorbait dans la lecture de ces ouvrages, et chacun commentait à sa façon sur un thème où tout n'était que fantastique et merveilleux.

L'imagination de tous, celle des enfants surtout, était exaltée au plus haut point ; on croyait à l'existence des sorciers, des revenants, des loups-garous. Tous les phénomènes physiques et météorologiques, tous les accidents de la vie avaient pour eux une interprétation extraordinaire.

Pleines de toutes ces croyances, les facultés psychiques devaient être profondément troublées. Et, toutes ces émotions, où la crainte, la peur, devaient tenir la première place, n'étaient-elles pas autant de

« schock par impressions morales » selon l'expression de Leyden ? On sait, d'ailleurs, quelle influence jouent la peur et les impressions morales vives, non seulement dans la production de l'hystérie, mais encore des formes diverses de la folie. « M. Bara-toux a fait une intéressante relation sur une épidémie d'hystérie qui sévit sur six enfants d'une même famille bretonne, et qu'on avait bourrés à satiété de contes fantastiques dans lesquels les sorcières et les revenants jouaient le principal rôle ». (Gilles de la Tourette).

Charcot, ne dit-il pas aussi : « Rien n'est plus favorable au développement de l'hystérie que cette croyance au merveilleux et au fantastique. »

Ainsi s'accumulaient les causes qui devaient affaiblir au plus haut point le système nerveux. Or, chaque génération, puisant dans son milieu des éléments puissants de dégénérescence, et livrant à la génération suivante la part de névropathie contractée, on comprend qu'il devait y avoir, après une série de générations, « accumulation de dégénérescences », et que l'épuisement nerveux devait enfin arriver à tel point que le schock le plus léger pouvait être la cause de bien des désordres. Or, à quelle occasion éclata l'épidémie ?

Ce fut à l'occasion de la préparation des enfants à la première communion, et ce furent deux de ces enfants, Péronne T..., et Marie P..., qui furent les premières victimes de la névrose.

« Or, dit Gilles de la Tourette, l'époque de la première communion et les pratiques religieuses

« répétées et quelquefois fatigantes auxquelles
« donne lieu cette cérémonie, jouent à ce point de
« vue, un rôle funeste chez les enfants ».

Mais à cela ne faut-il pas ajouter les sermons que l'on fait à cette occasion, et pendant lesquels les enfants sont effrayés par les tableaux sinistres de l'enfer que l'on sert à leurs jeunes imaginations?

Ici donc, c'est encore la peur qui provoqua la névrose comme elle créa plus tard l'idée de la possession.

Il en fut de même à Verzégnis, dans le Frioul, où une épidémie d'hystérie éclatait à l'occasion d'une mission prêchée avec grande pompe par un père jésuite.

Il en fut de même aussi pour la possédée de Louviers qui, à force de craindre l'esprit malin, finit par le voir toutes les nuits dans sa chambre. Voilà dans quelles conditions débuta l'épidémie :

C'était au mois de mars, alors que l'organisme venait d'être soumis pendant cinq long mois aux conditions hygiéniques déplorables que nous avons mentionnées plus haut, et qu'il n'avait pu trouver dans les champs les diversions salutaires qu'il y trouvait durant la belle saison. Un léger schock moral suffisait pour déterminer la névrose ; le voilà qui se trouve dans les cérémonies de la première communion. Une jeune fille, Péronne T..., prend une crise d'hystérie. Une de ses amies, Marie T..., prise de frayeur en la voyant dans cet état, prend une crise à son tour. Quoi ? On s'interroge, on cherche à expliquer le phénomène. Le préjugé parle, on

s'inspire des contes fantastiques qui ont été la seule nourriture intellectuelle pendant ces cinq longs mois d'hiver, et on conclut : C'est de la possession, et l'on s'affole ; on recherche le sorcier, on demande l'exorcisme, et de cette véritable panique, on voit sortir chaque jour des victimes de l'hystérie convulsive, « des possédés » pour le peuple qui croit.

Mme Abricossof, dans sa thèse (1), nous montre combien les formes de l'hystérie épidémique changent avec les siècles, et sont intimément liées à l'évolution de l'idée religieuse.

« Au XIII^e, XIV^e, XV^e siècles, la foi ardente et le mysticisme religieux profond donnent aux épidémies un caractère nettement religieux : extases, hallucinations ».

« Au XVI^e siècle et dans la première moitié du XVII^e, l'idée religieuse subit une transformation profonde. Ce n'est pas seulement à Dieu qu'on croit, mais au diable, et la possession diabolique remplace la possession divine. Ainsi se font les épidémies d'hystéro-démonopathie, dans les couvents de Loudun (1630-1639), de Louviers (1642).

« Au XVIII^e siècle, alors que les idées philosophiques avaient fait d'immenses progrès, il y a encore des épidémies semi-religieuses ; convulsionnaires de St-Médard ».

Mais alors, pourquoi, en plein XIX^e siècle, alors que l'idée religieuse, dont parle Mme Abricossoff,

(1) Mme ABRICOSSOF. — L'Hystérie aux XVII^e et XVIII^e siècles (Thèse de Paris, 1897).

devait être à un stade plus avancé de son évolution, pourquoi la population de Morzine refait-elle de la démonopathie? La population de Morzine, verrons-nous tout à l'heure, rappelait par beaucoup de côtés, celle des couvents de Loudun et de Louviers, et l'isolement dans lequel elle se trouvait, l'avait laissée toute entière aux préjugés des siècles précédents. Sans doute, nous croyons, avec Mme Abricossoff, que la forme du délire pourra subir jusqu'à un certain point des transformations avec le temps; mais ce n'est qu'à mesure que la saine raison aura fait tomber le préjugé et que les aspirations humaines auront changé de but.

Si Morzine refaisait aujourd'hui une épidémie d'hystérie, sans doute, celle-ci revêtirait la forme démonopathique; car, la croyance générale est encore dans toutes nos populations de la Haute-Savoie, que le mal qui avait sévi sur Morzine de 1857 à 1864 était la conséquence d'un maléfice. Et, d'ailleurs, comme le dit H. Meige, « de tous temps et chez tous les peuples, les accidents convulsifs et bruyants de la névrose ont frappé l'esprit de la foule, et celle-ci a toujours cherché à expliquer par une intervention surnaturelle des accidents qui semblaient échapper aux lois de l'équilibre vital ».

Un point de la pathogénie assez intéressant à étudier, c'est de rechercher quelles furent les conditions d'âge et de sexe qui furent les plus favorables à la névrose.

D'une part, Landouzy et Briquet ont établi des

statistiques de malades à l'hôpital, où l'on voit pour quel âge l'hystérie semble avoir une prédilection.

D'autre part, Constans nous donne l'âge de 64 convulsionnaires.

Voici quels sont ces tableaux :

	LANDOUZY	BRIQUET	CONSTANS
De 0 à 10 ans.....	4	66	1
De 10 à 15 ans.....	48	98	2
De 15 à 20 ans.....	104	140	29
De 20 à 25 ans.....	80	71	3
De 25 à 30 ans.....	40	24	9
De 30 à 35 ans.....	38	9	5
De 35 à 40 ans.....	15	9	11
De 40 à 45 ans.....	7	1	2
De 45 à 50 ans.....	8	3	1
De 50 à 55 ans.....	4	3	»
De 55 à 60 ans.....	4	2	1
De 60 à 80 ans.....	2	»	»

On voit, d'après ce tableau :

1^o Que l'hystérie, soit qu'elle se déclare isolément, soit qu'elle revête la forme épidémique, se développe surtout de l'âge de 15 ans à celui de 20 ans.

2^o Qu'à partir de 20 ans, elle semble suivre une courbe de descente moins régulière dans la forme épidémique que dans les autres cas.

Les hommes ne payèrent qu'un modique tribut à la maladie.

Dans les diverses relations faites sur l'épidémie de Morzine que nous avons eu l'occasion de parcourir, nous n'avons pu relever que les noms suivants :

Joseph T..., 15 ans, Joseph P..., 32 ans, Louis H..., 46 ans, Auguste T..., 24 ans, Antoine L... et Claude T..., 58 ans.

Encore, il ne faut pas se hâter d'affirmer que Antoine L... et Claude T..., furent des hystériques, Constans les ayant plutôt considérés comme des ly-pémaniques. Ajoutons que Louis H..., un alcoolique, pût avoir des attaques de delirium tremens qui furent considérées comme des crises convulsives de la névrose par les témoins qui rapportèrent le fait au médecin.

On sait que le sexe masculin est moins prédisposé à la névrose que l'autre sexe. Mais la grande immunité dont il jouit à Morzine s'explique surtout par ce fait, que, chaque année, les hommes allant exercer en d'autres régions la profession de tailleur de pierres étaient soumis, dans ces nouveaux milieux, à des conditions d'hygiène physique et morale moins défectueuses que celles dans lesquelles ils se trouvaient à Morzine.

Parmi les femmes : Trois n'étaient que des enfants ; seize étaient mariées ; deux étaient veuves, et quarante-trois étaient célibataires.

Il ne faudrait pas, croyons-nous, donner une trop grande importance à ce tableau qui semblerait indiquer que le mariage soustrait jusqu'à un certain point les individus à la névrose. Non, le fait est plutôt une conséquence de l'âge, car sur les 43 célibataires qui eurent des convulsions, 29 avaient de 15 à 20 ans, âge dans lequel l'hystérie semble le plus souvent choisir ses victimes.

CHAPITRE III

Procédés qui furent employés pour éteindre le mal. — Résultats. — Morzine aujourd'hui.

L'épidémie de Morzine eut une longue durée, car ce n'est qu'après avoir essayé tout ce que l'empirisme pouvait offrir de procédés, qu'on se laissa imposer la véritable thérapeutique, celle dictée par la science et par la saine raison.

Que n'avait-on pas imaginé pour pallier à ce mal extraordinaire, à ce châtiment venu d'en haut, disait-on, avant que le médecin, soutenu par la force, pût montrer à cette population affolée, que lui seul était capable d'indiquer le remède.

Tous les procédés qui s'adressèrent à l'imagination n'eurent que de fâcheux résultats.

Nous connaissons les conséquences désastreuses de cette farce burlesque qu'imagina un charlatan, et qu'il commit sous les yeux de la population crédule, près des bords du petit lac de Montrion.

Nous connaissons aussi les funestes résultats des

exorcismes. Les quelques succès mis sur le compte des exorcismes individuels ne prouvent rien devant la déroute de l'opérateur lorsqu'il s'adressait à la masse. Nous avons rapporté dans notre description la scène fameuse qui se produisit à l'église de Morzine, où des accès de délire furieux et des crises convulsives répondirent aux tentatives de l'exorciste.

Sachons bien, surtout, que ces cérémonies eurent lieu à l'insu des évêques et qu'elles ne furent dues qu'au zèle de quelques curés qui avaient une confiance aveugle dans leur thérapeutique. Lors de l'épidémie de Loudun, le cardinal de Lyon n'avait-il pas dit au curé de Chinon, le fougueux exorciste des Ursulines: « Ne voyez-vous pas que, quand bien même « ces filles ne seraient pas possédées, elles croiraient l'être sur votre parole ? »

Mgr Rendu, évêque d'Annecy, ne se refusa-t-il pas aussi à pratiquer les exorcismes, malgré les pressantes sollicitations qui lui venaient de toute part ?

On ne connaît qu'imparfaitement les résultats obtenus par le sieur Lafontaine, magnétiseur à Genève. D'ailleurs, un petit nombre seulement de malades allèrent soumettre leur état aux chances du magnétisme.

« Claudine T..., femme M..., conduite à Genève « pour être magnétisée, y a séjourné quinze jours « sans résultat » (Obs. XIX de M. Arthaud).

Françoise B..., 28 ans, a été magnétisée sans succès (Obs. XXI de M. Artaud).

D'autre part, Victoire V..., a vu ses crises dispa-

raître pendant deux ans, après avoir été soumise à des séances de magnétisme (Constans).

Ces quelques résultats relatés par MM. Arthaud et Constans ne nous permettent pas de donner une appréciation sur la valeur des procédés du magnétiseur Lafontaine.

Mais on peut tirer une déduction de l'influence que les pèlerinages eurent sur les possédées de Morzine.

Celles-ci retirèrent, la plupart du temps, un bénéfice réel de ces pèlerinages qui, en les éloignant du milieu où sévissait la névrose, leur procuraient les salutaires diversions d'un voyage.

« Jeanne B..., âgée de 16 ans, est allée en pèlerinage à Notre-Dame de la Gorge et, depuis ce moment, elle a été délivrée de ses accès » (Obs. VI, Arthaud).

Marie T..., 22 ans, obtint un soulagement marqué pendant deux mois, d'un pèlerinage qu'elle fit au couvent de St-Maurice (Obs. VII, Arthaud).

Marie C..., 30 ans, fit un pèlerinage à Notre-Dame de la Gorge, en juillet 1858, et en revint soulagée.

La malade en fit un deuxième, puis un troisième et depuis lors la guérison fut définitive.

Il est vrai que les hystériques de Morzine ne retirèrent pas toutes le même bénéfice de ces dévotions faites loin du foyer du mal.

Françoise B..., 18 ans, et Marie T... (femme B..., 41 ans, revinrent de la chapelle Notre-Dame de la Gorge, dans un état de mal plus intense qu'à leur départ.

La conviction des malades étant que les médicaments aggravaient leur état, on ne put que difficilement leur en administrer. M. Constans avoue que les vomitifs et les purgatifs, ainsi que les toniques donnèrent quelquefois de bons résultats.

Joseph P..., âgé de 32 ans, étant « allé à Genève, « pour consulter un homme dont il ne peut désigner « ni le nom ni le domicile, cet homme lui fit prendre « une poudre vomitive ». « Depuis cette époque les « accès convulsifs ne réapparurent plus ».

Les antispasmodiques, selon Constans, apportèrent une légère amélioration chez quelques malades.

Les procédés d'intimidation eurent généralement plus de succès que les procédés de douceur.

Lors de l'épidémie de 1864, le préfet de la Haute-Savoie, et le sous-préfet de Thonon allèrent à Morzine, et cherchèrent, par de bonnes paroles, à persuader les malades qu'elles guériraient si elles voulaient suivre les conseils du médecin. Ils ne furent accueillis que par les injures les plus grossières et les menaces les plus violentes.

Par contre, toutes les fois que l'on chercha à intimider les malades par un moyen quelconque, on obtint, du moins temporairement, la suspension des crises.

En 1861, lorsque les autorités songèrent à envoyer à Morzine, une brigade de gendarmerie et un détachement d'infanterie, pour aider M. Constans dans sa tâche difficile, on vit, sous le coup de la crainte qu'inspira la force armée, la guérison s'effectuer brusquement chez un certain nombre de malades.

D'autre part, on signale de nombreux cas de guérison effectués par les menaces d'un père à sa fille, d'un frère à sa sœur.

Julienne L..., âgée de 9 ans, fut guérie par les menaces de son père : « Celui-ci devait lui couper la tête, si elle continuait à prendre ses crises ».

Un homme qui venait de chauffer son four, dit Constans, feignit d'y jeter sa fille. La guérison fut instantanée et radicale.

Le sieur M... obtint la guérison de sa fille en la menaçant de l'enchaîner dans sa cave.

Mais le vrai remède n'était point dans ces procédés d'intimidation qui ne pouvaient produire qu'un effet temporaire et partiel.

« Il n'y a rien qui provoque l'hystérie, comme le « voisinage de l'hystérie », a-t-il été dit.

Or, il fallait soustraire aux yeux des prédisposés à la névrose ceux qui étaient atteints ; il fallait disperser au loin cette semence du mal qui avait trouvé, à Morzine, un terrain si favorable à son éclosion : il fallait l'isolement.

Le Dr Tavernier avait indiqué, dès 1858, que le seul moyen efficace de conjurer l'épidémie, était d'isoler les malades.

En 1861, M. Constans n'indiqua nul autre moyen. Les malades furent dispersées dans les différents hôpitaux de la Haute-Savoie. Mais l'isolement ne fut pas assez prolongé, et la plupart des malades retombèrent dans leur état de mal en 1864, lors des cérémonies de la confirmation.

Ce n'est qu'à partir de cette époque, qu'un isole-

ment sévère fut institué, et les malades ne purent rentrer à Morzine, qu'après un examen médical minutieux, permettant de constater qu'elles ne portaient plus en elles, le moindre stigmate de la névrose.

Depuis lors, les diables ne réapparurent plus à Morzine.

Les malades étaient revenues guéries des divers hôpitaux dans lesquels elles avaient été dispersées ; mais elles retombaient, à leur retour, dans le même milieu où se trouvaient réunies les causes puissantes de dégénérescence que nous avons mentionnées dans notre « Essai de pathogénie ». Ne suffisait-il point d'un heurt nouveau « d'un léger schock moral » pour rappeler tous les désordres ? L'étincelle la plus ténue ne pouvait-elle pas allumer à nouveau l'incendie dans ce milieu, où de multiples conditions ancestrales avaient permis à la névrose de planter de profondes racines ?

Sans doute, le mal pouvait réapparaître, aussi terrible que par le passé si on ne se souciait point de modifier les conditions hygiéniques, morales et sociales dans lesquelles vivaient les habitants de Morzine.

Le gouvernement français, alors qu'il multipliait les routes, faisait construire des écoles et répandait partout la semence du progrès, n'oublia point la vallée d'Aulph, et aujourd'hui la commune de Morzine a absolument changé d'aspect ; grâce aux moyens de communication dont elle jouit, elle n'est plus, comme par le passé, isolée du reste du monde. Elle a pu exporter les produits de son sol, comme elle a pu

importer du dehors les éléments qui étaient indispensables à son hygiène physique et morale.

La route stratégique n° 202 qui relie Grenoble à Thonon, et à droite de laquelle est située la commune de Morzine offre à celle-ci un excellent débouché qu'elle a su merveilleusement utiliser.

Sur cette route, à 18 kilomètres de Morzine, se trouve Taninge, petite ville de 1800 habitants environ, remarquable par l'affluence des étrangers qui, durant la belle saison, viennent visiter la pittoresque vallée du Giffre, ainsi que par le mouvement commercial dont elle est le siège. C'est là que l'on voit arriver, les jours de marché, les robustes habitants de Morzine qui ne semblent plus avoir ce caractère de lymphatisme que Constans avait remarqué chez eux.

Mais, suivons-les dans le lieu même où l'hystérie créa tant d'angoisses, bouleversa tant de consciences, fit tant de victimes.

Sans doute, quelques traditions, quelques préjugés se sont conservés : les histoires de sorciers, les contes merveilleux et fantastiques sont encore les passe-temps de la veillée, les rêves dans lesquels se bercent ces âmes crédules de la montagne.

Mais ce n'est plus l'obsession d'antan, la crainte outrée du sorcier qui donne le maléfice, le besoin instinctif de donner une interprétation extraordinaire aux phénomènes naturels. Non, car l'instituteur qui a remplacé le vicaire-régent, lutte vigoureusement contre le préjugé, et montre que tous les phénomènes les plus surprenants en apparence sont

explicables par la seule raison et qu'ils sont soumis aux lois immuables de la nature. Il porte chaque jour un coup nouveau au préjugé et il parviendra, sans doute, à en extirper les derniers germes dans les générations qui éclosent.

Les conditions d'hygiène domestique ont, elles aussi, complètement changé.

Nous ne retrouvons plus à Morzine ces habitations malsaines où l'homme puisait chaque jour un élément puissant de déchéance organique.

Les chambres occupées par les personnes sont suffisamment spacieuses, bien éclairées, séparées de l'étable par des cloisons assez épaisses pour que les émanations de celle-ci ne viennent point empoisonner l'atmosphère de celles-là.

A l'intérieur règnent la propreté et un certain ordre qui laisse soupçonner l'aisance.

Quoique l'altitude ne permette pas, paraît-il, la culture du froment, l'alimentation des habitants de Morzine est toute différente de ce qu'elle était avant l'épidémie. On s'approvisionne soit à Thonon, soit à Taninge, soit au Biot, chef-lieu de canton de la vallée d'Aulph et on a appris, par le contact avec les populations de ces milieux, à connaître les bienfaits de l'hygiène alimentaire.

Ajoutons, qu'actuellement, on a fait de Morzine une station climatique où de nombreux étrangers viennent chaque année passer la belle saison. Des hôtels, relativement confortables, reçoivent les visiteurs et les malades, et curieux contraste dans la succession des choses, ce sont les neurasthéniques,

les névrosés qui, aujourd'hui, viennent demander leur guérison à ce même pays que bouleversa la névrose.

CHAPITRE IV

Parallèle entre l'épidémie de Morzine et quelques épidémies d'hystéro-démonopathie du XVII^e siècle

Après avoir parcouru les différentes relations qui furent faites par des témoins, ou par les auteurs, sur les grandes épidémies d'hystéro-démonopathie du XVII^e siècle, nous avons pensé qu'il serait intéressant de faire, dans un chapitre spécial, une étude comparative de ces épidémies et de celle de Morzine.

Nous insisterons principalement sur les désordres psychiques des possédées.

Nous verrons, au cours de ce chapitre, combien l'hystérie, lorsqu'elle revêt le mode épidémique, semble pour ainsi dire avoir des habitudes, c'est-à-dire que là où telles conditions sociales se trouvent réalisées, elle se manifeste toujours avec le même cortège de phénomènes, et qu'ailleurs, dans un autre milieu, elle se révèle avec d'autres formes, s'adaptant pour ainsi dire aux conditions nouvelles. D'un côté,

nous avons les possédées d'Aix (1609-1611), celles de Loudun (1632-1639), celles de Louviers (1642) ; de l'autre, nous avons les possédées de Morzine.

Ici, la névrose sévit au milieu d'une population vivant dans la montagne, là, c'est entre les murs des cloîtres qu'elle choisit ses victimes.

Ces deux milieux, apparemment si dissemblables, offraient néanmoins de nombreux points de similitude.

Les hommes de Morzine, avons-nous dit, partaient chaque année au nombre de quatre cent environ, pour aller gagner ailleurs le pain que le sol ingrat de la montagne leur refusait. Les femmes, demeurant presque seules, se réunissaient sous le même toit, contractaient les mêmes habitudes, partageaient les mêmes idées, se livraient aux mêmes occupations ; elles subissaient, pour ainsi dire, une même règle que des conditions topographiques et biologiques leur avaient imposée.

Constans ne dit-il pas, en parlant des habitants de Morzine :

« Ils ont un air grave et sérieux qui semble un effet
« de l'âpre nature qui les entoure et qui leur imprime
« une sorte de cachet particulier qui les ferait
« prendre pour les membres d'une vaste communauté
« religieuse ».

D'ailleurs les religieuses cloîtrées et les habitants de Morzine avaient les mêmes aspirations.

Dans les couvents, population de femmes fascinées par le merveilleux de l'au-delà, ne vivant que dans la méditation et la prière, ne trouvant point dans leur vie monotone de salutaires diversions.

Leur imagination exaltée n'avait point subi le frein que les réalités de la vie imposent, et leurs illusions étaient entières, vierges du contact social qui les détruit.

Une seule idée les dominait, un seul souci les enveloppait, les faisait agir, les faisait juger.

La population de Morzine, isolée, *cloîtrée* pour ainsi dire dans ses montagnes, était livrée à ses seuls préjugés et à ses seules croyances. Non seulement, elle croyait à tous les contes et à toutes les légendes où l'imagination de chacun ajoutait encore aux images fantastiques qui passaient sous ses yeux, mais encore, elle était profondément religieuse, et sa religion comme dit Constans « avait plutôt pour base, la crainte que l'espérance ».

Superstition et religion se confondaient dans les cerveaux, emplissaient les consciences ; et tous les actes de la vie, ainsi que dans le cloître, portaient l'empreinte de l'idée obsédante.

Tels furent les milieux si propices à l'invasion de la névrose ; étudions maintenant quels furent de part et d'autre les symptômes du mal.

Dans les couvents, comme à Morzine, c'est la grande hystérie qui est la cause de tous les désordres, et l'on reconnaît bien les phénomènes de l'aura hystérique dans les sensations douloureuses que toutes ces femmes disent éprouver en différents points du corps, et qu'elles attribuent à la présence des démons dans ces différentes parties.

A Aix : « Belzébuth, mettant la main au gosier de Madeleine, la voulait étrangler.

A Loudun : « Sœur Jeanne des Anges a plusieurs démons, dont un au milieu du front, et l'autre en l'estomac.

« Sœur Jeanne, n'a qu'un démon qui a sa résidence au-dessous du cœur ». etc.

A Louviers : « Sœur Marie du St-Esprit sentit, la nuit, une pesanteur qui se posa trois fois sur sa tête, et un diable qui se mit sur son estomac. »

A Morzine, les possédées accusaient éprouver la sensation de un ou plusieurs diables qui s'agitaient dans leur estomac et qui, de là, remontaient à leur gorge.

Ces sensations qu'elles interprétaient à leur manière étaient, la plupart du temps, le prélude de la crise.

Celle-ci rappelait avec plus ou moins d'intensité quelques unes des périodes de la grande attaque de l'hystérie convulsive.

A Aix, dans le récit que fait Michaelis des scènes qui se produisirent au couvent des Ursulines, on reconnaît très bien la période des convulsions cloniques suivies de cette phase que Charcot appelle « période de clownisme. »

« Les diables tourmentèrent Magdeleine plus que
« de coutume, lui donnèrent la même torture pendant
« une heure, lui tournant les bras et les jambes puis
« tout le corps » (1).

A Loudun et à Louviers, parmi les contorsions que le diable imprimait aux possédées, l'arc de cercle était fréquent.

(1) MICHAELIS, cité par Calmeil.

A Morzine, la névrose surpurt d'abord de jeunes enfants et, chez eux, elle se manifesta surtout par des phénomènes de catalepsie, d'extase et de somnambulisme.

Mais plus tard, lorsque des personnes d'un certain âge furent atteintes, elle se manifesta bien souvent d'emblée par des convulsions.

« Les mouvements, bornés d'abord aux parties
« supérieures, gagnent successivement le tronc et
« les membres inférieurs ».

L'arc de cercle a été observé : « J'en ai vu deux,
« dit Constans, qui, s'élevant comme par la détente
« d'un ressort, se renversaient en arrière, de telle
« façon que leur tête reposait sur le sol en même
« temps que leurs pieds ».

La crise n'était pas toujours appelée par ces sensations diverses que les malades éprouvaient au niveau des zones hystérogènes ; elle était souvent amenée par des hallucinations.

Dans les couvents, comme à Morzine, celles-ci furent très fréquentes.

A Aix, les religieuses étaient « tout à coup, environnées de diables. » A Loudun, le démon apparaissait « sous la figure d'un dragon jetant le feu par la gueule. »

Madeleine le vit sous la forme d'un cerf-volant.

A Louviers, sœur Barbe de Saint-Michel a vu plusieurs fois la nuit, dans sa cellule, un grand nombre de chandelles allumées. Sœur Marie Saint-Nicolas, voyait deux formes effroyables.

A Morzine : « Françoise B. . . voit un individu qui

« la regarde par un trou qui existe dans la porte et, dès qu'elle fixe les yeux sur lui, il se transforme en un oiseau et s'envole ».

Un autre voit tous les soirs un gros chien noir qui passe devant sa maison ; ce chien n'est autre que le prétendu sorcier métamorphosé.

Les hallucinations de l'ouïe ne firent défaut nulle part.

A Aix : « Les diables grondaient l'un contre l'autre ». A Morzine, la fille B... entend une voix sortir de son estomac.

Quelquefois, les hallucinations terminent la crise au lieu de la faire éclater : hallucinations terrifiantes de la quatrième période de l'attaque d'hystérie convulsive.

A Aix, à Loudun, à Louviers, les hallucinations génésiques sont excessivement fréquentes ; Calmeil et Gabriel Legué nous rapportent de nombreux faits de ce genre d'hallucination.

« L'exaltation du sens génital était portée à un très haut degré chez un grand nombre de religieuses » (1). Sœur Jeanne des Anges croyait, chaque soir, recevoir la visite d'Urbain Grandier ; et la contagion s'étendit bientôt à toutes les dames du couvent.

A Louviers, sœur Anne de la Nativité « fut beaucoup tourmentée par des visions déshonnêtes qui la sollicitaient au mal avec des formes humaines impudiques ».

« Sœur Marie du St-Sacrement recevait pendant

(1) CALMEIL, cité par T. RICHER.

« la nuit son confesseur, qui lui faisait des propositions amoureuses. »

A Morzine, aucun phénomène de ce genre; aucune hallucination génésique non plus dans l'épidémie d'hystérie démonopathique de Vézégnis (1878), village du Frioul, dont les conditions topographiques, hygiéniques, sociales et morales se rapprochaient beaucoup de celles de Morzine.

Pourquoi donc à Morzine et à Verzégnis, ce genre d'hallucination faisait-il complètement défaut, alors que dans les couvents, il prenait une si large part dans les désordres psychiques des possédées.

On dira peut-être que *la crainte* d'être impudiques, faisait de ces femmes des impudiques, comme la crainte d'être possédées faisait des possédées à Morzine. La peur avons nous dit dans notre pathogénie, joue un grand rôle dans la détermination des phénomènes de la névrose et elle mène souvent droit à l'écueil que l'on veut éviter.

Mais ne pourrions-nous pas dire aussi que ces hallucinations génésiques n'étaient que la conséquence de phénomènes physiologiques; l'organe privé de sa fonction à l'état de veille, demandait à accomplir cette fonction dans le rêve ou l'hallucination.

Soit, le fait existait, nous nous abstiendrons de le commenter davantage, car nous n'avons pas la prétention de vouloir faire ici la psychologie du névropathe.

Les hallucinations amenaient des conceptions délirantes.

Dans les couvents, le plus souvent le délire est

calme : les religieuses font d'interminables discours sur les sacrements, le péché, la grâce.

A Morzine, les possédées sont en proie à un délire furieux ; elles frappent sur les meubles, invectivent ceux qui les entourent, et menacent de les frapper ; elles ne profèrent que blasphèmes et imprécations.

« A mesure qu'elles parlent, toujours avec la même « véhémence, dit Constans, toute leur physionomie « n'a d'autre caractère que celui de la fureur. »

Dans les couvents, le délire érotique ne manque jamais ; et comme dit Legué : « ces vierges folles « scandalisaient tous les assistants par leur impudicé, et parlaient pour nous servir de la pittoresque expression de Michelet couramment les langues de Sodome. »

A Morzine et à Verzégnis, pas de délire érotique.

On remarque à Morzine, surtout chez les possédées qui ont dépassé le temps de la jeunesse et chez les hommes, une disposition à l'hypocondrie.

« Ce n'est d'abord dit Constans, qu'une sorte de tristesse épigastrique qui n'est que le premier « degré d'un état mélancolique, et qui tend chaque « jour à se prononcer davantage. »

Les tendances au suicide inconnues à Morzine sont assez fréquentes dans les couvents : « Sœur Jeanne des Anges va se suicider lorsqu'elle croit être dans un état de grossesse. »

Le dédoublement de la personnalité existe chez toutes les possédées : « c'est le diable qui parle par leur bouche. »

Chez presque toutes les possédées cloîtrées, comme chez celles de Morzine, on note une perversion profonde des sentiments affectifs.

On voit par là, combien l'hystérie peut troubler les facultés psychiques, et à quels phénomènes variés de la psychose elle peut donner lieu.

On dirait en effet que l'hystérie dans les cas qui viennent de nous occuper fut la synthèse de toutes les formes de la folie.

OBSERVATIONS

OBSERVATION I

(Résumée)

M. ARTHAUD

Joseph T..., 15 ans, d'une bonne santé, d'une intelligence très développée est frère de Ferdinand T....

Un jour il se dirige vers un sapin dont le tronc avait à peu près 70 centimètres de diamètre à sa base et grimpe avec vitesse jusqu'à son sommet. Là, se tenant d'une main, il s'y installe la tête en bas et se met à gesticuler.

En ce moment l'enfant reprend connaissance. Effrayé, éperdu, il crie, appelle du secours; son père, se méprenant sur la cause des extravagances apparentes dont il est témoin, lui crie rudement :

— Tu as bien pu monter, tu descendras bien si tu veux.

Aussitôt l'accès suspendu recommence, et ce jeune garçon redescend avec rapidité la tête en bas, effleurant à peine, de ses mains et de ses pieds, l'écorce de l'arbre comme auraient pu faire un chat ou un écureuil.

OBSERVATION II

ARTHAUD

Jeanne B....., 42 ans, célibataire, santé habituellement bonne, menstruation régulière.

Malade depuis trois ans, époque à laquelle Jean B..., l'un des accusés de sorcellerie, lui a touché l'épaule, elle accuse cependant des maux d'estomac antérieurs à l'action de la cause prétendue de son état actuel. Une voix lui a dit que l'amitié de cet homme n'était pas de la *Bonne amitié*.

Depuis lors, des accès convulsifs sont survenus, son caractère s'est modifié, elle est devenue irascible, n'a plus pu aller à l'église. Quoique ayant conservé un appétit normal, elle s'est trouvée longtemps dans l'impossibilité de manger. Le café et la viande rôtie faisaient seuls exception à une répulsion insurmontable pour tout autre aliment.

Le pouls est petit et serré, les accidents convulsifs se renouvellent fréquemment. Jeanne B..., paraît très affligée et réclame instamment un remède à ses souffrances.

OBSERVATION III

(ARTHAUD)

Marie B..., femme B..., 22 ans, fortement constituée, bien réglée, mère d'un enfant, et cousine de Thérèse B..., et de Jeanne B...

L'invasion de la maladie remonte à trois ans environ.

Marie B.... était depuis quelques temps dans un état inaccoutumé d'ennui et d'inquiétude, elle éprouvait une sorte de terreur du mal qui commençait à se répandre et dont la nature préoccupait déjà les esprits ; souvent elle avait fait part de ses appréhensions à M. le curé, lorsque des accès

convulsifs se manifestèrent et se reproduisirent ensuite avec une grande fréquence.

Il nous a été donné de l'observer pendant un de ces accès.

A notre arrivée, elle est étendue à terre, ses membres sont agités par des secousses convulsives, remplacées de temps en temps par des mouvements désordonnés plus étendus, dans lesquels elle renverse tout ce qui se trouve à sa portée. Elle pousse des cris aigus, profère des jurements, adresse des imprécations à un être qu'elle ne désigne pas nominativement, et ne paraît nullement s'apercevoir de notre présence. Nous remarquons à diverses reprises, qu'au lieu de parler d'elle en se servant du pronom je, elle emploie l'expression : la fille.

Au bout de dix minutes d'observation, je l'interpelle brusquement en l'appelant par son nom et lui ordonnant de se relever. A l'instant même elle se dresse sur son séant, rentre dans le calme puis répond avec précision aux questions qui lui sont faites. Elle explique que l'accès dont nous venons d'être témoins a été provoqué par la présence de l'un de ceux qui *jettent des sorts*, qu'elle a vu par la fenêtre. Elle est restée étrangère à tout ce qui se passait autour d'elle, ne s'est pas aperçue de l'entrée de plusieurs personnes dans la salle où nous sommes réunis ; c'est mon appel qui l'a rendue à elle-même. Elle gémit sur sa position, demande à être délivrée du démon qui la possède, se plaint de sa répugnance à prier, à aller à l'église, à se confesser. Elle proteste de sa confiance en moi et finit par se jeter à mes pieds en me suppliant de la guérir.

OBSERVATION IV

(ARTHAUD).

Suzanne B..., 20 ans, menstruation régulière, santé habituellement bonne, cousine de Jeanne B..., de Françoise B..., et de Julienne B..., femme B.

Elle a contracté subitement la maladie régnante, il y a trois

ans. Elle accuse Ch... de lui avoir donné le mal en lui faisant manger de son pain.

Les accès convulsifs, très fréquents pendant la première année, ont diminué peu à peu; ils ont été au nombre de quatre ou cinq seulement dans le cours de la dernière.

Depuis l'invasion du mal, Suzanne B..., souffre de l'estomac et éprouve une sensation de brûlure et d'étouffement à la gorge.

OBSERVATION V

(ARTHAUD).

Marie T..., femme B..., 41 ans, est depuis une huitaine d'années dans un état de santé peu satisfaisant. Les renseignements qu'elle nous donne ne nous permettent pas de bien caractériser cet état; nous comprenons seulement qu'il y a environ trois ans à l'époque où la maladie régnante commençait à prendre l'extension et à donner lieu aux interprétations généralement admises aujourd'hui, tout ce que Marie T. entendait dire lui donnait à penser qu'elle aussi était sous l'influence des mêmes causes. Elle réclama les exorcismes et fit, il y a deux ans, un pèlerinage à Notre-Dame de la Gorge, le tout sans résultat. Les principaux phénomènes se rapportant à cette période de sa maladie et existant encore aujourd'hui, sont des souffrances d'estomac, un état habituel de somnolence, des mouvements désordonnés, sur lesquels la volonté reste sans action, et des fourmillements dans les membres. Ces derniers symptômes se manifestent surtout à l'église.

OBSERVATION VI

(ARTHAUD)

Françoise T..., veuve G..., âgée de 60 ans, d'une santé habituellement bonne, est mère de huit enfants.

Elle est malade depuis trois ans, souffre fréquemment de

l'estomac et sent au gosier quelque chose qui l'étouffe et lui fait violemment agiter les bras. Ces symptômes se sont reproduits très souvent, mais ils n'ont été qu'une seule fois accompagnés de perte de connaissance : c'était à l'église, pendant la grand'messe.

OBSERVATION VII

(ARTHAUD)

Françoise P..., 40 ans, célibataire, bien réglée, constitution faible, sœur de Joseph P...

Malade depuis trois ans, à la suite d'une bénédiction donnée dans sa demeure. (Cette cérémonie a lieu chaque année dans toutes les maisons de la commune). A partir de ce moment : contractions involontaires des membres, impulsion à blasphémer lorsqu'elle est à l'église ou à la vue d'un prêtre. Elle accuse un mouvement continu dans l'estomac et la sensation d'une noix au gosier.

OBSERVATION VIII

(ARTHAUD).

Joseph Ch..., âgée de 37 ans, célibataire, d'une santé habituellement bonne, bien réglée, n'offre à noter dans toute sa famille que le fait de sa sœur Marie, atteinte de la maladie régnante.

Elle souffrait, depuis quelque temps, de maux d'estomac et ressentait manifestement la sensation de la boule hystérique sans chercher à se rendre compte de la cause de ces accidents, lorsqu'un premier accès convulsif s'est déclaré après qu'elle a eu accompagné sa sœur à l'exorcisme, au printemps de 1858. Bientôt les accès se sont renouvelés avec assez de fréquence, provoqués surtout par des contrariétés et par

l'approche du *Tribunal de la pénitence*. Un pèlerinage effectué en septembre de la même année les a fait cesser pendant quatre mois ; mais ils ont reparu au commencement de 1859, plus rares et moins intenses d'abord, puis acquérant un surcroît de violence dans les premiers mois de l'année 1860.

Aujourd'hui Josephine Ch... est constamment taciturne, son intelligence est déprimée ; elle ne peut ni travailler ni aller à l'église. Elle n'a, pour ainsi dire, pas cessé d'être sous l'influence d'un de ses accès pendant tout le temps qu'elle a passé auprès de nous, se livrant à des mouvements désordonnés, se frappant avec violence, répondant avec beaucoup de difficulté à des questions plusieurs fois répétées à très haute voix.

OBSERVATION IX

(ARTHAUD.)

Françoise T.... 36 ans, célibataire, bien réglée, d'une bonne santé jusqu'au mois de février 1858. A ce moment, palpitations, maux d'estomac, inappétence, envie irrésistible de blasphémer.

Les accès convulsifs se sont manifestés, pour la première fois, au mois de mai de la même année. D'une durée d'environ demi-heure, ils se sont reproduits pendant à peu près huit mois, presque tous les jours. Depuis lors, ils ont perdu de leur fréquence et, maintenant, ils ne reparaissent plus que tous les dix ou quinze jours. La veille du jour où nous avons observé la malade, a eu lieu un accès plus long que les autres et survenu sans cause appréciable ; ne peut-on pas l'attribuer à l'annonce de notre visite ?

Pendant les accès Françoise T... garde habituellement le silence et, après leur cessation, elle ne conserve aucun souvenir de ce qui s'est passé. Au début elle a eu de fréquentes hallucinations de la vue et de l'ouïe, soit pendant les accès, soit même

dans leur intervalle. Elle a souvent éprouvé des céphalagies localisées, plus ordinairement dans les régions voisines des oreilles.

L'appareil digestif dont nous avons signalé la souffrance pendant la période prodromique a continué à être le siège de troubles fonctionnels utiles à noter. Pendant longtemps, Françoise T... ne pouvait pas manger le pain de froment qui se trouvait chez elle et désirait vivement, sans oser le demander, le pain d'orge de ses voisins. Plusieurs jours le hareng et la merluche ont été son unique nourriture. Aujourd'hui encore il y a de fréquentes éructations sans vomissements. Le ventre est libre, la langue naturelle, le pouls normal.

Pendant toute la durée de notre examen et de nos interrogations, les muscles de la mâchoire, du tronc et des membres supérieurs ont été agités de mouvements saccadés, tout à fait involontaires auxquels les membres inférieurs seuls restaient étrangers.

Inutile d'insister sur l'opinion de cette fille, d'ailleurs intelligente, sur la nature et la cause de sa maladie. Elle nous fait remarquer avec une intention évidente, que quatre pièces de bétail sont mortes dans son écurie sans que le vétérinaire ait pu donner l'explication de cette série d'accidents.

OBSERVATION X

(ARTHAUD).

Françoise B..., 29 ans; mariée, quatre enfants, bien constituée, cousine de Jeanne B... et de Françoise B...

Cette femme ne fait remonter l'invasion de sa maladie qu'au 8 juin 1859; cependant elle explique que dans le cours des deux années précédentes, elle a eu des maux d'estomac, de fréquentes envie de vomir, et la sensation de la boule hystérique. Déjà, sous l'influence de ces divers malaises, elle éprouva une impression morale vive, déterminée par la vue

d'un de ses enfants en danger de se noyer. Dès lors aggravation des symptômes précédents, refroidissement de la peau, surdité incomplète qui persiste encore aujourd'hui. Françoise B... fuit les églises, ne peut plus prier Dieu.

Le 8 juin 1859, jour de foire dans la commune, elle boit un verre de vin en compagnie de l'un de ceux qui *donnent le mal*, et s'aperçoit qu'il la regarde avec *de mauvais yeux*.

Aussitôt, elle éprouve un malaise inaccoutumé, des lypothymies, ses jambes fléchissent, le vin ingéré, est rejeté par le vomissement. Une charitable voisine s'empresse de dire à cette malheureuse que l'homme suspect l'a sans doute rendue malade ; il n'en faut pas davantage pour déterminer un accès convulsif, suivi plus tard d'un grand nombre d'autres, pendant lesquels elle veut tuer cet homme, se jeter à l'eau, entend le diable lui répéter qu'elle périra, etc. Elle continue, dit-elle, à vomir le vin bu le 8 juin — il y a plus d'un an — elle en reconnaît la couleur et la saveur.

En nous parlant, Françoise B... sent les approches d'un accès, demande à boire et se laisse aller doucement à terre, sans proférer une parole.

Elle reste quelques instants immobile et silencieuse, ne paraît pas entendre ce qu'on lui dit ; puis la respiration s'embarrasse, devient râlante ; un verre d'eau froide reçu en plein visage, la laisse impassible ; mais elle repousse avec rudesse et en proférant des jurements, celles de ses compagnes qui cherchent à la relever. Enfin survient une période d'agitation, avec mouvements convulsifs, sons inarticulés ; la malade porte vivement la main à son cou et fait signe qu'elle est suffoquée. Quatre ou cinq minutes plus tard, l'accès avait cessé.

Pendant toute sa durée, la peau est restée fraîche, le pouls faible et légèrement accéléré.

Deux heures après, cette femme se retirant chez elle, à la nuit tombante, s'est trouvée fortuitement en présence de Jean B..., celui-là même à qui elle attribue sa maladie. Immédiatement un accès intense s'est manifesté. Plus court

que le précédent, il a été marqué par des vociférations et des menaces contre cet individu. L'accès était déjà terminé qu'elle cherchait encore à se précipiter sur lui pour le frapper en lui reprochant son malheur.

Françoise B... a été exorcisée et magnétisée sans succès.

OBSERVATION XI

(ARTHAUD)

Julienne B..., femme B..., cousine de Suzanne B... Santé autrefois assez bonne, menstruation régulière, trois accouchements et deux avortements.

Depuis deux ans, douleurs abdominales et lombaires qui paraissent reconnaître pour cause une affection utérine.

La maladie actuelle s'est manifestée à la suite d'une querelle au sujet d'une image avec une autre femme. En ce moment le mari de cette dernière — l'un des accusés de sorcellerie — l'a touchée ; et plus tard le diable lui a dit intérieurement que cet homme lui a donné le mal, qu'il est la cause de ses avortements, etc.

Les phénomènes convulsifs ne se sont reproduits que deux fois pendant un pèlerinage à Notre-Dame des Ermites, accompli par la femme B... pour demander à Dieu la conservation de ses enfants. Le mal a cédé à la suite d'une demande de prières faites au curé par le mari de la malade.

Aujourd'hui elle est à peu près guérie, mais elle ne peut plus prier comme autrefois.

OBSERVATION XII

(ARTHAUD).

Louis H..., 46 ans, journalier, d'une forte constitution, se présente accompagné de sa sœur qui nous fait connaître qu'il abuse des alcooliques qu'il est d'un caractère très em-

porté, qu'il a fréquemment des accès convulsifs, mais toujours chez lui et jamais quand il travaille au dehors ; il n'a voulu se soumettre à aucun traitement.

Pendant tout le temps que nous l'observons, ses deux bras exécutent des mouvements saccadés involontaires.

A notre première question, il répond brusquement : « ce n'est pas vous qui pouvez me guérir ». Du reste il comprend à peine le sens des paroles qu'on lui adresse, ses réponses se font longtemps attendre, il dit ne pas souffrir ; ses facultés morales et intellectuelles ont subi une dégradation évidente.

OBSERVATION XIII

(ARTHAUD)

Julienne L..., femme P..., 42 ans, accouchée il y a environ un an.

Peu de temps après son accouchement, elle vit un homme frappé d'une attaque d'épilepsie. L'impression produite par ce spectacle fut vive ; depuis lors, elle est restée dans un état de dépression intellectuelle voisin de la lypémanie, mais elle n'a jamais eu de convulsions ni d'hallucinations.

Un traitement médical a été suivi quelque temps sans succès.

OBSERVATION XIV

(ARTHAUD)

Joseph P..., célibataire, âgé de 32 ans, bien constitué, avait chez lui sa sœur, malade depuis deux ans, lorsque le 8 novembre 1859, il boit un verre de vin avec Ch..., sachant bien qu'on l'accusait de donner le mal. Aussitôt il est pris de douleur d'estomac avec constriction à la gorge. Rentré chez lui, son intelligence se trouble, on est obligé de le renfermer dans sa chambre et on lui amène un prêtre qui, dit-il, l'a

soulagé. A cet état succède une envie irrésistible d'aller au cabaret. Joseph P..., se nourrit presque exclusivement de vin et d'eau-de-vie et ces excès déterminent à peu près chaque semaine des excès convulsifs avec perte de connaissance ; bientôt il ne veut plus travailler, ni aller à l'église.

Cette situation ne s'est modifiée qu'au mois d'août 1860, à la suite d'un voyage à Genève, pour consulter un homme dont le malade ne peut désigner ni le nom ni le domicile, et qui lui a fait prendre une poudre vomitive. Depuis cette époque, les accidents convulsifs n'ont pas reparu, mais l'incapacité et le dégoût pour le travail ont persisté et durent encore aujourd'hui.

Le médecin de Morzine confirme l'exactitude des faits qui précèdent, mais il est porté à croire que l'accès signalé au début, n'était qu'un état d'ivresse dû à des libations plus copieuses que ne l'indique Joseph P... Cet homme était, d'ailleurs, sous l'influence du chagrin que lui avaient causé, soit la maladie de sa sœur, soit la nécessité de se défaire successivement de tous ses bestiaux qui dépérissaient dans son écurie.

CONCLUSIONS

I. — Des accidents de l'hystérie convulsive, accompagnés de phénomènes démonopathiques se sont manifestés, sous une forme épidémique, à Morzine, commune de l'arrondissement de Thonon.

II. — Ces accidents ont éclaté en 1857, à l'occasion d'une première communion, et ont duré jusqu'en 1861. Les cérémonies d'une confirmation les ont rappelés en 1864.

III. — Les causes de cette épidémie se trouvent :

- a)* Dans l'hérédité ;
- b)* Dans un ensemble de conditions hygiéniques et sociales ;
- c)* Dans l'exaltation de l'imagination et la perversion de certains sentiments.

IV. — Les procédés employés pour conjurer l'épi-

démie furent nombreux. Le seul qui eut quelque succès fut l'isolement des malades.

V. — Les hallucinations génésiques et le délire erotique firent complètement défaut chez les possédées de Morzine; tandis qu'ils furent excessivement fréquents chez les possédées des couvents du XVII^e siècle.

VU :

Le président de la Thèse,

LÉPINE.

VU :

Le Doyen,

LORTET.

VU ET PERMIS D'IMPRIMER :

Le Recteur,

Président du Conseil de l'Université,

GABRIEL COMPAYRÉ.

BIBLIOGRAPHIE

- ARTHAUD. — Relation d'une hystéro-démonopathie épidémique, observée à Morzine (Haute-Savoie), par M. Arthaud. *Annales de la Société impériale de Médecine de Lyon*, année 1861. Tome IX. — 2^e série.
- AASKOW (H. B.). — *Observ. circa tussim convulsivam, annis 1768 et 1776, epidecam.* Act. Soc. med. I, 284-293. Havn., 1777.
- ARMAINJAUD. — Recherches cliniques sur les causes de l'hystérie ; relation d'une petite épidémie d'hystérie observée à Bordeaux, dans une école de jeunes filles. *Bull. et Mém. Soc. méd. et chimie.* Bordeaux, 1879, 551-579.
- ABRICOSSOF (Mme). — L'hystérie au XVII^e et XVIII^e siècle. (Thèse de Paris, 1897.
- SAINT-ANDRÉ (N. DE). — Lettre au sujet de la magie, des maléfices et des sorciers, in-8, Paris, 1735.
- BOISSIER. — Recueil de lettres au sujet des maléfices et du sortilège avec la remontrance du Parlement de Rouen, au sujet de sortilège et autres effets de la magie, in-8, Paris, 1731.
- BORDELON (L.). — Histoire des imaginations extravagantes de Ms Oufle, causées par la lecture des livres qui traitent de la magie, des démoniaques, sorciers, etc., in-8, 2 pt. en 1 vol., av. fig., Amst., 1710.

- BURCHARDAS. (Ch.-M.). — *De morbis magicis*, in 4°, 40 p. kil. 1704.
- BERGEN (C. A. rep.) J.-M. F. Muller. *De morbo. epid. spasmod convulsivo contagii experto* Fref. 1742.
- BARATOUX. — Les possédées de Phédran (sept enfants de la même famille) (*Prog. Méd.* 1881, p. 550).
- BOERHAAVE (D'après Harlem). — (Récit d'hyst. épidémique.
- BAILLY rapporte qu'un jour de 1^{re} communion, à l'église de St-Roch, une jeune fille fut prise tout-à-coup de convulsions hystériques pendant la messe; dans l'espace d'une heure 50 ou 60 femmes eurent des convulsions semblables (Grasset).
- BALLET. — La grande hystérie en Limousin *Soc. de méd. et de pharm. de la Hte-Vienne*. — Les possédés de Morzine (Hte-Savoie), 183 (99-103.) *Revue de Thérap. méd. chirurg.*, 1864, 446.
- BOUZOL. — Relation d'une épidémie à phénomènes hystéroréoréiques observée à Albon (Ardèche) en 1882. *Lyon Méd.*, 1884, vol. 47.
- CHAMSERU (de). — Recherches sur la nyctalopie, ou l'aveuglement de nuit, maladie qui règne tous les ans, dans le printemps, aux environs de la Roche-Guyon. *Hist. Soc. roy. de méd.*, 1786.
- COQUETEAU. — *Cephalagia periodica epidémica*. Mem. de la Soc. r. de méd., 1777.
- CROLLIUS. — (J.-R.) *Diss. de incubo*, in-4°. Marb., 1707?
- CHARDULLIET (M.) — *De incubo*, in-4°, 24 p.; Argent. 1734.
- CONSTANS. — Relation sur une épidémie d'hystéro-démonopathie, en 1861; 2^e édition 1863.
- CHARCOT et P. RICHER. — Les démoniaques dans l'art, 1887.
- DESGRANGE (J.-B.) — Vues médicales sur l'affection convulsive de la maladie de Roanne, 5^e district du département de Saône et Loire. *J. de méd.* etc. XCIV, 1793.
- DECHAMBRE. — Dict. de Sc. médic., 1889. page. 274
- DUNANT. — Trait. et observ. sur l'hystérie (Th. Paris, 1863)
- EYSEL. — *De incubo*, II, I, in 4° Erf., 1708

- FELL. — Dæmoniacks, in 8 Lond., 1779.
- FORGET. — Rech. cliniques sur les névroses. De l'hystérie (Gaz. méd. Paris, 1847)
- FRANZOLINI. — Relation de l'épidémie d'hystérie de Verze-gnis (Analyse *Revue scientifique* 17 mars 1882.)
- GIRAUD (A.). — Fragments d'histoire de la folie (1883).
- GELLER (C-G). — *Scrutinium phys. med. de tussi epidemica infantium convulsiva* (1757).
- GRUNER Ch. (G.). — *Facultatis med. Marb. de convulsione cere-ali epidemica novo morbigenere responsum* (1798).
- GILLES DE LA TOURETTE. — Traité clin. de l'Hyst. (1895 — 23 vol.
- GERGEN. — Beitrage zur hysterie (Casuistik.) virilis (Heidel-berg 1894).
- HEBERLER. — *Diss de tussi convulsiva epidemica.* in 4^o Marb., 1784.
- HAQUET. — Le naturalisme des convulsions dans les mala-dies de l'épidémie convulsionnaire (1733.)
- JAKOVENKO. — Une épidémie de convuls. hystér. dans le district Podolsk (Moscou).
Revue neurologique, (1895. p.157.)
- KANNEGEISSERUS (E. H.). — *De morbo quoddam convulsivo epidemica Holsatiam grassante* (Norimb. 1744).
- LUDOLFF (H.). — *Diss. de affectu spasmodico vago, etc..., maligno, epidemico, vernacula* (Erl. 1756).
- LOESER. — Beitrage zur lehre von der hysterie der kinder (Thèse de Heidelberg 1897).
- MESEREY. — Méthode de traiter plusieurs maladies épidémi-ques (Paris 1753).
- MOSCATI. — Ueb. convulsiv krankheit, in Waisenhaus zu Mailand, etc., Vien, 1796.
- MARLAND. — Singulière affaire de simulation. (*Ann. d'hyg.* 1864).
- ROSEN. — *Diss. de morbis spasmod. convul. epid.* Lund (1749).
- ROSENBLAD. — (E.). — *Morbus spasmodicus convulsionis epide-micus* (Act. med. succic.) Haleria (1783).

RICHER. — Epidémie hyst. depuis 1550 jusqu'en 1881.

RODER. — Beitrage zur casuistik der hystérie (The Munich 1891-92).

SAUZÉ. — Essai médic. hyster. sur les possédées de Loudun, (6 avril 1840).

SCHUTZEMBERGER. — Etude sur les causes organiques et le mode de production des affections dites hystériques (*Gaz. med. Paris*, 1846)

SOILGE. — Histerie bei Kinder.
(Thèse de Berlin, 1898)

WALDSCHMIDT (rep. Scheffl c. 11.) .— *De morbo convulsivo epidemico per Holsatia grassante raro* Kil. 1817.

ZANDERS (S. T. — *De tusse infantum convulsiva epidemica* (Rh. 1761).

